



Dessin de Sapeck où l'on voit apparaître Tenny le chien de poche.



CHAPITRE III

L'ILLUSTRE SAPECK

"Comme pour Homère, plusieurs villes se disputaient Sapeck, l'empereur des fumistes. Guy Tomel le fait naître à Bourges probablement dit-on, d'un éclat de rire. Le barde breton Quellion, dans une biographie que nous avons sous les yeux, le revendique au nom de Lannion (Côtes du Nord). Vapereau est muet sur ce détail. Sapeck se refuse à donner aucun éclaircissement, dans l'espoir dit-il, d'avoir plusieurs statues"(1).

Son Dauphin, Alphonse Allais, prétendant au trône de Fumisterie, ne peut soumettre d'autres suggestions pour tirer d'embarras le sculpteur officiel restant avec le bronze du roi défunt sur les bras. Sapeck laissait entendre à qui voulait bien le répéter que la Cannebière lui avait donné le premier rayon de galéjade sur la tête, mais allez savoir ?

Nantis de ces précieuses indications, il était facile de découvrir la ville où pour la première fois Sapeck ouvrit son regard obser-

(1) L'Hydropathe n° 5, 15 mars 1880.

vateur sur un monde absurde.

Avec son esprit scientifique, Allais aurait pu résoudre le délicat dilemme : étalez une carte de l'hexagone; tracez une ligne de Marseille à Lannion; pointez un compas à Bourges (centre contesté des Gaules), ouvrez la branche traçante vers l'Ouest.. ensuite se munir du meilleur pendule (mis à l'heure de l'horloge parlante) ou faute de mieux, d'une baguette de bois de coudrier. Le pendule s'affole, la baguette vibre, vous entrez triomphalement dans la bonne ville du Mans où vous pouvez sans hésiter dresser un socle pour décharger le "bronzier" de son fardeau.

Le 7 mai 1853, un poupon, ne se distinguant pas encore des autres poupons Manceaux vagit du même vagissement qu'untel de son âge n'ayant pas encore appris à imiter les animaux de la création. L'histoire reste muette sur ce point mais peut-être imita-t-il dès son réveil "le chien qu'on lui a marché sur la patte", au grand dam de ses parents interloqués.

Le lendemain, son père François le déclara à la mairie du Mans sous les noms et prénoms d'Eugène, François, Bonaventure Bataille.

Trop commun pour buriner les mémoires, le petit Eugène s'est empressé de remplacer le nom de Bataille par un nom de guerre illustré de la belle manière : Sapeck.

Comme pour le lieu mythique de sa naissance, Sapeck s'est complu à égarer les chercheurs de l'avenir au sujet de ses prénoms; sans la découverte fortuite de son état civil complet, ils seraient encore à ranger dans les mystères insondables. Nul n'a ignoré son patronyme véridique. Quant aux prénoms, il fallait se livrer à des supputations.

Nous-mêmes - nostra culpa -, égarés par Jean-Emile Bayard qui interprétait ainsi le F de l'initiale, nous avons fait précéder Bataille par Frédéric (voir A Rebours n° 5). Par la suite,

nous avons douté; une dédicace de Maurice Bouchor à "André Sapeck" nous livrait peut-être la clé du A énigmatique de la signature des dessins du fumiste et de son monogramme A.S.

Avec son esprit de pisteur entraîné, Noël Richard approche de peu la vérité. Il suppose que le nom du gérant de l'Anti-Concierge : E.F. Bataille découvre le vrai nom de Sapeck, car l'administration ne se contente pas de fantaisie pour des poursuites éventuelles. Ce sont effectivement les initiales réelles de Eugène, François Bataille qui signe ses papiers officiels de son prénom usuel Eugène Bataille.

Le fumiste avait tellement à coeur de créer un personnage mythique que personne au quartier Latin ne sut le fin mot de la patrie hypothétique, ni de la généalogie du demi-dieu parachuté sur la rive gauche.

UNE PISTE

Un jour de liesse nous vit brandir à bout de bras l'acte de naissance d'Eugène-François Bonaventure Bataille : "du 8 mai 1853, deux heures du matin, par devant nous, Jules Louis Le Bêle, adjoint faisant fonction par empêchement de M. le Maire est comparu etc... etc.." Enfin la vérité historique sortait de son puits séculaire. Nous n'avons pas lâché le fil tendu complaisamment par Le Gaulois du 29 octobre 1883 :

"Une nomination qui fera son petit bruit.

"M. Eugène-Bonaventure Bataille est nommé conseiller de Préfecture à Lons-le-Saulnier. L'administration ne pouvait faire un meilleur choix, le nouveau fonctionnaire étant un garçon d'une intelligence hors ligne, instruit et bien élevé.

"Mais voici : M. Bataille et M. Sapeck ne font qu'un. Vous ne connaissiez probablement pas M. Bataille, mais vous avez certainement entendu parler de Sapeck, le caricaturiste plein

d'humour et d'esprit, et, par-dessus le marché, le fumiste dont les farces, célèbres au quartier Latin, ont plus d'une fois passé les ponts, pour amuser le boulevard".

De son côté, Le Clairon éclata de tout son cuivre pour sonner la nouvelle :

L'ILLUSTRE SAPECK

ou

Comment on devient Conseiller de Préfecture

"L'administration républicaine compte un fumiste de plus.

"C'est le Journal Officiel qui nous l'apprend en ces termes insidieux :

"M. Bataille Eugène, avocat, est nommé Conseiller de préfecture du département du Jura, en remplacement de M. Boudier, nommé secrétaire général de la Lozère.

"M. Eugène Bataille, avocat, est plus connu sous les espèces de Sapeck, fumiste. Depuis de longues années, il tenait d'une main ferme le sceptre de la mystification au quartier Latin et dans la région circonvoisine; son abdication n'est pas un des moindres événements de la saison.

"M. Sapeck, - qui toutes les fois que les agents de la force publique se donnaient la peine de l'arrêter, leur répondait avec autorité : "Je suis l'illustre Sapeck", - a exercé une royauté incontestée sur le monde des étudiants, et ils lui doivent les principales fumisteries de ce temps".

Et le "Monocle" de conclure :

"Tranquille comme Cincinnatus, il a simplement répondu à l'homme qui lui apportait la nouvelle :

- Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un fumiste de plus!"(2).

Munis de ces précieux renseignements, l'ad-

(2) Octobre 1883.



M. Eugène BATAILLE
en grand uniforme de conseiller



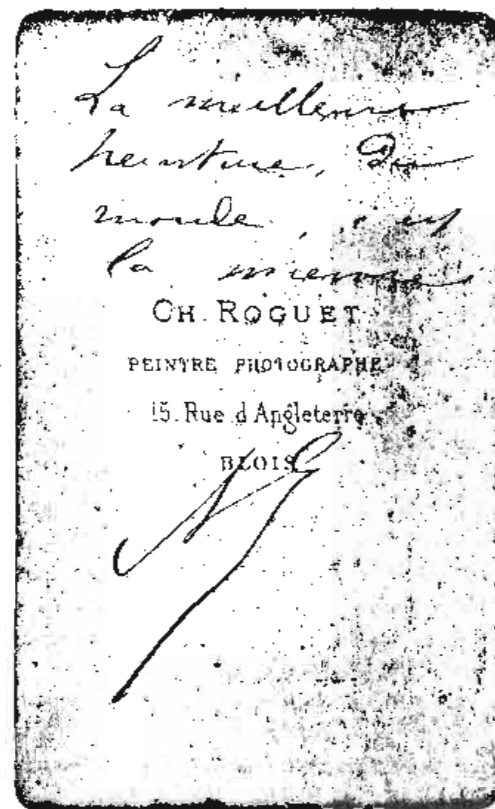
Madame Eugène BATAILLE



Mademoiselle SAPECK



A. SAPECK étudiant



Verso de la photographie précédente

ministration ne fit aucune difficulté pour nous ouvrir ses dossiers poussiéreux qui n'avaient vu la lumière du jour depuis un siècle. Nous eûmes l'insigne honneur d'être présentés aux lignées ascendantes et descendantes de l'illustre fondateur du fumisme international.

Nous apprîmes que M. Bataille Eugène convoitait en de justes noces en 1887, il associait à sa vie désormais sage et rangée Melle Alexandrine Lancia qui lui donna en 1888 un bambin du sexe masculin : René, et en 1890 une bambine évidemment du sexe féminin : Geneviève-Léonie, tous deux nés pendant la fonction beauvaisienne du conseiller de Préfecture. L'état civil nous parlait, il devint loquace, il nous ménageait une surprise "marginale" dans la copie de l'acte de naissance de Melle Sapeck :

"L'an 1890, le 10 mars à deux heures de relevée, par devant etc... a comparu M. Ernest Gérard, âgé de soixante ans, docteur en médecine, Chevalier de la Légion d'honneur, lequel nous a déclaré que Mme Lancia Alexandrine, âgée de vingt-quatre ans et demi, épouse de M. François, Eugène Bonaventure Bataille, âgé de trente-six ans et demi, domiciliés ensemble à Beauvais 29 rue Saint-Pantaléon, est accouchée en sa demeure, ce jourd'hui, quarante-cinq minutes du matin, d'une enfant du sexe féminin, qu'il nous a présente, à laquelle enfant il donne les prénoms de : Geneviève Léonie etc...

Quel fut notre étonnement de lire en marge :

"Mariée à Lamotte-Beuvron (Loir-et-Cher) le 18 mars 1980 avec Pierre Garanine".

Mars 1980 ? Une dactylo distraite ne nous avait-elle pas gratifiés d'une faute de frappe dans le goût de Sapeck ? Fallait-il lire 1908 ? Le bureau d'état civil de Lamotte-Beuvron nous répondit par retour du courrier sans équivoque en nous mettant sous les yeux la copie de l'acte de mariage :

"... Pierre Garanine, retraité, né à Irkoutsk

(Russie) le cinq octobre mil huit cent quatre-vingt treize, quatre-vingt six ans... d'une part,

et Geneviève Léonie Bataille, retraitée, née à Beauvais (Oise) le dix mars mil huit cent quatre-vingt dix... d'une part.

(...) Pierre Garanine et Geneviève Léonie Bataille ont déclaré, l'un après l'autre, vouloir se prendre pour époux, et nous avons prononcé, au nom de la loi, qu'ils sont unis par le mariage..."

Nous ne pouvions douter de la date tardive des premières noces de Melle Sapeck. L'acte, entre autres précisions, nous révélait un renseignement précieux : l'adresse parisienne des "jeunes épousés", rue de Moscou, Paris 8°. Et... nous avons connu la fille de l'illustre Sapeck malgré la distance presque séculaire qui nous sépare de la mort du fameux fumiste.

Etrange dialogue en vérité.

M. Garanine était plus enclin à nous narrer les épisodes turbulents de sa vie que d'entrer dans la biographie de son beau-père parvenue à sa connaissance par de lointains échos. La vie de cet exilé ne manquait ni de piquant, ni de pittoresque. Engagé dans la marine tsariste en 1914, médecin d'occasion, après la tourmente de 1917, il se réfugia en France où ses diplômes d'homme de l'Art parurent un peu frêles aux yeux des autorités compétentes, aussi, livra-t-il sa science aux médecines parallèles : phytothérapie, homéopathie, acupuncture, etc....

Malheureusement, nous n'étions pas là pour entendre le savoureux roulement d'R de l'officier du Tsar, et c'est dommage. Droit comme un I, il ne se lassait pas de nous vanter les bienfaits des exercices corporels qui l'avaient conduit à sa verte vieillesse. Ses tiroirs dégorgeaient pour nous, sans que l'on puisse les refermer, des photographies sépiacées où il apparaissait en grand uniforme de la Marine im-

périale, et puis c'étaient des "états de service" en caractères cyrilliques, et c'étaient des albums qui s'ouvraient sur les portraits des néo Lazare abandonnés par l'impuissante médecine officielle qu'il avait, lui, par des moyens ingénieux et des gymnastiques corporelles ramenés à la vie.

Malgré tout l'intérêt que nous portons à des souvenirs directs, c'était Mme Garanine que nous voulions surtout rencontrer. C'était une autre histoire.

Lors de notre première visite ses 93 ans venaient de sonner. Son état mental des plus curieux, eût dû intriguer l'époux médecin des âmes et des corps. Loin d'être "gâteuse", elle jouissait d'une parfaite lucidité d'esprit, mais une éponge idéale effaçait instantanément l'ardoise de sa mémoire: Les minutes écoulées se dissolvaient une à une. Seuls s'entassaient en dépôt résiduel les souvenirs anciens, revenant à la surface par bulles successives. Par chance, nous pouvions remonter avec elle dans le passé lointain.

A chacune de nos visites, il lui fallait faire un effort surhumain pour se rappeler l'objet de notre démarche. Heureusement, M. Garanine familiarisé avec le mécanisme mnémotique spécial de son épouse à chaque entrevue lui annonçait: "Sais-tu, ce sont les Sapeck", et la mémoire rétroactive fonctionnait. Associés sans déplaisir à son "illustre père", nous pouvions ainsi aisément naviguer avec elle dans sa jeunesse.

Melle Bataille ne pouvait avoir de souvenirs directs du malheureux Sapeck, décédé en 1891 à l'asile de Clermont alors qu'elle n'était âgée que d'un an. Elle connut son père par ce que sa mère en voulût bien dire. Elle ne savait rien de sa famille paternelle, Sapeck était à peu près seul au monde. Ayant perdu très jeune ses deux parents, il fut recueilli par un bonhomme d'oncle, commandant de recrutement à Blois, qui, généreusement lui payait ses études et lui four-

nissait assez d'argent de poche pour que Sapeck pût offrir le champagne à ses amis et mener une vie de dandy au quartier Latin. Les archives administratives nous apprennent que cet "oncle est dans l'aisance et célibataire" donc un parfait oncle à héritage.

Par contre, nous entrâmes dans l'intimité de Mme Eugène Bataille. Après la fin douloureuse de son époux, (sa fille n'en connut jamais le détail), Mme Bataille retourna en Russie, à Kieff, sa ville natale, où M. Eugène Lancia, son père, exploitait un grand hôtel. 1917 arriva. Le tourisme pensez bien, boudait les hôtels de luxe. Mme Bataille et ses enfants regagnèrent la France et Paris. Ils vinrent loger, par nostalgique souvenir sans doute et pour ne pas rompre tout à fait les fibres natales, au 52 de la rue de Moscou. Mme Eugène Bataille y rendit son dernier souffle, âgée de 81 ans en 1946. Dans ce même lieu, nous rencontrons aujourd'hui sa fille.

L'appartement meublé et tapissé pendant les années folles avait gardé son style sans rajeunir depuis ses papiers peints, ni la garniture de ses fauteuils. Un jour tamisé parvenant difficilement à travers les rideaux patinés venait éclairer un régiment de cadres rangés en bon ordre sur la piano à queue. Mme Garanine avait hérité de son père des goûts artistiques, elle peignait assez joliment à l'aquarelle, chantait et jouait assez bien du piano pour avoir donné des cours. Aux murs brunis par les saisons pendaient des photographies encadrées: une très jeune fille à collerette de dentelle en qui, sans hésitation, nous reconnûmes Melle Sapeck; sa mère très jeune, à son retour à Kieff, etc; un jeune homme à l'air altier, en uniforme mi-partie Grande Ecole, mi-partie académicien, l'épée au côté et le bicorné vissé sur la tête. Le regard droit, fixe, la courbure aquilienne du nez, la bouche en estafilade nous rappelaient sans hésitation les traits si bien caricaturés par Cabriol dans L'Hydropathe: M. le Conseiller

de Préfecture Bataille (alias Sapeck). Il régnait en maître dans l'air rare de ce salon écrasant tout de sa personnalité. Tout avait l'air de le veiller dans l'atmosphère passée à l'ocre dans un bain de teinture d'iode. L'air se frayait un passage difficile entre les choses inamovibles dans l'ambiance de chapelle-caveau ou de vieux musée de province où les objets vieillots sont dignement caressés au plumeau transportant respectueusement la poussière sans la froisser.

Un autre encadrement attirait nos regards. Melle Sapeck ne savait plus bien s'il renfermait la photographie de son père ou peut-être de son grand-père, "allez donc savoir c'est si loin". Sans conteste, c'était encore bien Sapeck, mais l'autre, cette fois, non plus l'officiel serviteur de la République, mais le farceur. L'artiste étalait une luxuriante chevelure léonine; imberbe, il n'a pas encore les favoris à la mode; cravaté en lavallière, indigné, il portait un regard conquérant sur la sottise humaine, il avait rivé dans son orbite un monocle pour voir de plus près le fumisme universel.

Nous demandons à le voir de plus près, complaisamment, M. Garanine le désencadre en l'essuyant du revers de la main. Le verso se révèle aussi instructif. Le peintre-photographe, Ch. Roguet, 15 rue d'Angleterre à Blois l'a fixé sur la pellicule sensible pour la postérité. Le portraituré a apposé sa griffe au verso d'une cursive énergique, indiquant sa qualité et le grade dans son art, le plus élevé bien sûr : "la meilleure peinture au monde, c'est la mienne".

Interrogé sur la carrière de son frère René, Melle Bataille s'assombrit. Quelque chose de douloureux vient de traverser d'un vol noir les nuages de sa mémoire rétive sans pouvoir tout d'abord lui donner une forme concrète. Aidée de son mari qui l'a bien connu, dans un dialogue franco-russe, d'embellie en embellie, elle

aperçoit la tragique fin de son frère aîné. Il habitait boulevard Ney dans le 18ème, bien traité de la R.A.T.P., coquettement logé et heureusement marié, sans que l'on sache au juste pour quelle raison, un jour de novembre 1966 il a ouvert le gaz : sa femme Marguerite Roulet l'aurait suivi - ou précédé de peu - dans la mort suicidaire en se jetant dans la Seine. Ainsi se serait terminée la destinée tragique du fils Sapeck, nous n'en saurons pas plus. Melle Bataille n'aimait pas voyager dans ces douloureux sillages, et nous avons reparlé de son extravagant père.

Nous sommes retournés rue de Moscou ces jours derniers. A l'heure où nous écrivons, la flamme vacillante des derniers descendants de Sapeck s'est éteinte. Les deux sympathiques vieillards ne sont plus, l'appartement est fermé, la porte close nous apparaît comme une sinistre porte de chapelle au Père Lachaise.

En ce début 1985, Mme Garanine s'en est allée retrouver son père après 95 ans d'existence bousculée par les guerres et les révolutions. En mai, l'ex-officier du Tsar l'a suivie.

Le fil est désormais rompu. Nous ne reverrons plus cette bonne vieille attendrissante vivant en intemporel. Elle ouvrait pour nous son album; l'objectif l'avait fixé à toutes les étapes de sa longue vie; attentive aux modes successives, coquette, espiègle, fardée un peu trop, elle avait, entre les deux guerres, l'arrête du nez aigu à la Sapeck, les traits accusés. Et puis, par un retour logique qui façonne les physionomies aux lignes du paysage intérieur, elle était revenue à l'innocence. L'amnésie avait entraîné l'oubli des frasques, des fautes juvéniles, naturellement, elle avait repris le visage de la photographie de l'enfant que nous publions. Les rides s'étaient effacées, l'immobilité amolissante lui avait empli les joues, les blés de sa chevelure avaient seulement un peu pâlis dans les neiges éternelles.

Nous ne sommes pas près d'oublier son beau regard bleu, limpide, étonné qu'à une si longue distance quelqu'un s'intéresse encore à son père. Personne, en dehors de sa mère et encore de loin en loin, ne lui en avait reparlé.

Ayant quittée la France peu après son décès pour l'étranger, revenue après les débâcles de la Grande Guerre, le lien était coupé entre elle et son père, entre son père et la critique ou le journalisme. Aucune enquête n'était venue au secours de la mémoire de l'illustre Sapeck. Par vague tradition, elle savait qu'il écrivait dans les gazettes, qu'il dessinait, qu'il caricaturait, mais l'image vénérée restait le fier portrait en buste du bel officier préfectoral en tenue martiale. Elle ne soupçonnait pas ce fonctionnaire d'avoir eu un rôle dans les Lettres et les Arts de son temps. Notre curiosité l'inquiétait un peu et la ravissait. Eblouie, elle découvrait le nom de son père dans les livres que nous lui apportions, les caricatures dans notre numéro spécial. Elle faisait des efforts inouïs pour se remémorer des détails émergeant dans un ordre brouillon. Nous avons l'impression très exceptionnelle de nouer ensemble des fils ténus comme de la toile d'araignée et de reconstituer un tableau effacé.



Orphelin de père et de mère, le jeune Bataille est pris en charge par son oncle paternel le major Bataille résidant à Blois, rue Franciade 33. Jusqu'à son premier poste administratif, ce sera la seule adresse officielle d'Eugène Bataille. L'oncle soucieux de donner une solide éducation à son protégé l'inscrira au lycée Sainte-Barbe à Paris où il rencontre presque tous ses amis d'aujourd'hui : les deux Bouchor (le peintre et le poète)... P. Bourget... etc. Ses goûts le portaient vers la peinture. Il étudia avec application le dessin et la caricature avec André Gill, mais son oncle lui conseilla vivement de ne pas se cantonner dans

ce métier de crève-la-fin. Il l'orienta vers le Droit qui ouvre les portes du plus sûr emploi : l'administration. Nous sommes assez peu renseignés sur les études universitaires d'Eugène. Son "biographe" Allais l'inscrit à l'université de Douai et de Poitiers. Effectivement, il décrocha en 1880 son diplôme de licencié en Droit à Douai, s'est-il fait remercier à Poitiers ? Et que faisait-il au quartier Latin en ces années 1878-1880 où il était censé travailler son Droit. M. Bataille était bien capable d'avoir un double visage et une double vie. A Paris, Sapeck caricaturait, général à la tête de la troupe fumiste il organisait les plus mémorables chahuts d'étudiants, il écrivait et improvisait les monologues les plus désopilants qu'il illustrait de son meilleur crayon. A Douai, Eugène Bataille étudiant ponctuel ornait sa mémoire des articles les plus revêches du code civil. Deux personnages semblent bien cohabiter entre 1880 - date de son diplôme - et 1883 date d'intégration dans l'administration préfectorale.

Nous ne savons rien de sa vie militaire, il était muet sur ce sujet, il faut croire que, là aussi, il a joué l'homme parfaitement discipliné, il en est sorti sous-lieutenant de réserve au 5ème escadron du train des équipages militaires à Fontainebleau.

De 1881 à 1883, il est inscrit à la Cour d'Appel de Paris. S'il a plaidé pendant ces trois années, il s'est bien gardé de convier aux audiences ses amis qui n'auraient pas manqué de lui demander un numéro de ventriloquie, et peut-être auraient accueilli la relaxe de son client d'un feu d'artifice dont le pyrotechnicien Allais avait le secret. Toujours dans un secret absolu, M. Bataille rédigea sa demande d'admission dans le corps préfectoral (3), les copains auraient cru à la meilleure blague sapeckienne. Quel éclat de rire si le quartier avait pu li-

(3) Voir document, p. 117

re les lettres de M. le député du Loir-et-Cher recommandant à M. le Ministre le jeune avocat :

"Je connais M. Bataille et sa famille, et vous serais personnellement obligé d'accueillir favorablement sa demande, certain que je suis qu'il sera un fonctionnaire éclairé et dévoué à la République".

M. le député s'est renseigné, sait-on où ?

"Les renseignements que j'ai recueillis sur lui m'autorisent à vous assurer qu'il servira avec intelligence et fidélité".

M. le député ne lisait pas l'Hydropathe. M. le Ministre non plus; Eugène Bataille est installé dans ses fonctions de Conseiller de Préfecture du Jura en octobre 1883. Par contre, les journalistes lisent le Journal officiel. Ce fut un bel éclat de rire. Le fondateur de l'Anti-Concierge avait changé de peau. Sa mue était totale et définitive (ou presque). Parci, par là, des dessins, des monologues paraissent pour que ne périsse pas sa légendaire fumisterie.

Sa fiche de renseignements administratifs le décrit : "très intelligent, spirituel, très sympathique, un peu léger jusqu'à ce jour, (le Préfet lisait l'Hydropathe) mais paraît très décidé à se livrer sérieusement au travail". Ses supérieurs n'auraient pas à se plaindre de ce travailleur ponctuel et appliqué, peut-être s'ils s'étaient penchés sur l'épaule de ce fonctionnaire absorbé par son ouvrage, auraient-ils vu l'éclosion d'un nouveau monologue : L'Homme mort ou Mademoiselle.

Le Jura est très loin de ses relations.... "qui sont toutes dans les arts, le journalisme ou la magistrature" (Decoré et Sénéchal sans doute). Aussi demanda-t-il à ce qu'on le rapprochât de la chère capitale. C'est chose faite le 4 août 1888. Par décret, M. Eugène Bataille est nommé Conseiller de Préfecture de l'Oise en remplacement de M. Nossand. Il gravis-

sait la pente, se rapprochant pas à pas du sommet: du grade de 3ème classe, il devenait Conseiller de 2ème classe.

M. Eugène Bataille définitivement fixé à Beauvais n'a plus rien du Sapeck d'antan. Ses amis chatnoiresques le blaguent en 1883 en sous-entendant une fulgurante conversion catholique.

Pour comble de bourgeoisisme, Sapeck fonde une famille. En 1887, il épouse Mlle Alexandrine Lancia, le fruit de leur union ne se fait pas attendre : le 26 novembre 1888 naît le petit René. Benoîtement installé, le couple semblait couler des jours heureux. Mme Bataille "d'un caractère aimable et intelligente et bien élevée, excellentes relations dans le Jura où elle a su, comme son mari, recueillir toutes les sympathies", et la note ajoute : "savent recevoir, maison bien tenue".

Ses supérieurs ne tarissent pas d'éloges pour ce Conseiller à la "tenue élégante", ayant une "rare faculté d'assimilation" et une "valeur supérieure à sa situation".

Un rapport de M. le Préfet Ligier ne semble pas s'appliquer à l'imitateur du "chien qu'on lui a marché sur la patte". Voici son portrait moral :

"Intelligence singulièrement vive, beaucoup de brillant. Esprit très libre et dépouillé de préjugés par le frottement d'une existence diverse. Sait commander et faire travailler. Grand séducteur du public, se rend sans effort sympathique et populaire"(4).

M. le Préfet n'ignore rien des antécédents fumistes de son subordonné et se félicite au contraire de sa notoriété passée :

"M. Bataille a été en art et en littérature un très aimable et distingué fantaisiste".

(4) Le dossier administratif reconnaît son charisme de meneur d'hommes.

M. le Préfet croit à une véritable conversion :

"Il paraît sincèrement désireux de poursuivre la voie dans laquelle il s'est engagé". Pas l'ombre de réticence. M. le Préfet est séduit par la personnalité de notre homme :

"Parle et écrit bien", "mérite de l'avancement", "rien ne paraît devoir limiter la sphère où M. Bataille peut être employé utilement", "pourrait faire selon toute apparence un Préfet".

Rien ne pourrait entraver son ascension. Les bonnes notes du fonctionnaire régulièrement adressées à M. le Ministre de l'Intérieur devaient porter M. Bataille aux plus hautes fonctions, mais...

Un jour, son malheureux cerveau écartelé entre les contradictions commença à donner des signes de désordre. Une note de mai 1889 fait état de la santé déclinante de M. Bataille. Le 12 septembre, le diagnostic ne fait plus de doute :

"M. Bataille, Conseiller de Préfecture, est depuis quelque temps malade; il paraît être atteint d'aliénation mentale".

En date du 18 septembre, le Préfet de l'Oise prévient M. le Ministre de la douloureuse situation de son Conseiller :

"Les médecins constatèrent chez lui certains troubles cérébraux et l'on craignait une paralysie générale dans un avenir proche plus ou moins éloigné.

"Le mal a fait des progrès beaucoup plus rapide qu'on ne pouvait le supposer; dès avant hier, le docteur Lesage, médecin à Beauvais, me faisait savoir qu'il y aurait un véritable danger à laisser M. Bataille libre.

"De son côté, Mme Bataille exprimait le désir que son mari fût interné à l'asile d'aliénés de Clermont.

"Afin d'éviter autant que possible tout

scandale, j'ai fait venir hier à Beauvais M. le Directeur de l'asile, accompagné d'un gardien, et M. Bataille a été conduit à Clermont en voiture. Il n'a du reste opposé aucune résistance".

Le pauvre Sapeck venait de perdre définitivement l'esprit. Son mal ne fit qu'empirer, il finira ses jours dans sa chambre capitonnée. Une note laconique est adressée le 21 juin 1891 à l'Intérieur :

"M. Bataille, Conseiller de Préfecture en disponibilité est mort hier soir à 8 heures à l'asile d'aliénés de Clermont".

Il laissait derrière lui une veuve avec fort peu de ressources, le petit René, et cette pauvre Geneviève qu'il a à peine pu voir sur les bras de sa mère dans un moment précaire de lucidité.

Ainsi finit tristement après un enfernement de deux ans celui qui avait régné sur le quartier Latin.

Heureusement Geneviève n'en sut jamais rien; Sapeck resta pour elle l'amusant jeune homme plein de dons artistiques, converti au sérieux pour se figer dans l'image de ce fringant Conseiller en uniforme. Heureusement, elle en eut perdu un peu de son innocence; ce père mythique à la hauteur de sa légende ne pouvait s'abîmer dans l'horrible nuit de la démence; ce serait indigne du héros.

Pour nous, il reste dans sa vérité totale et ça n'est pas les diminuer que de montrer les héros dans leur démesure tendant leurs nerfs jusqu'à la rupture, accélérant la vitesse pour le record jusqu'à l'explosion de la machine humaine.

